



AUX FRONTIÈRES DU MENSONGE

GRANDS ESPACES OCTOBRE
LE MOIS
DES MOTS

x

NUMÉRO
HORS SÉRIE

*table
des matières*

- 4 dans sa répétition est l'oubli
— Marilou LeBel Dupuis
- 10 au creux de ma main
— Jeanne Soubry
- 22 f.o.m.o
— Gabrielle Legault
- 30 north star
— Danus
- 38 partie de pêche à tombouctou
— Ellie Chartier
- 44 rien de tout ça n'est sujet à plaisanteries
— Antony Fréchette
- 50 trou au sans rendez-vous
— Laurence Mailloux
- 58 une relation ?
— Mayane

*dans
sa*

répétition

est

l'oubli



j'ai longtemps plagié ma vie
jusqu'à ce que l'on prenne
mon conformisme
en flagrant délit

je ne sais plus
ce que j'ai attendu
pour être

faire de mon genre
une offense
qui ne demande pas
pardon

mon genre
est songe

à coups
d'essais erreurs
je me donne encore naissance

malgré
un monde qui
m'avorte





le masque console
le genre mensonge
les jours
où je n'ai pas le courage
de me tenir debout

dans sa répétition
est l'oubli





je me donne encore naissance

*malgré
un monde qui
m'avorte*

au creux

*de ma
main*

Jeanne Soubry



vous prenez ledit objet
vous cherchez

the pulse chorale barcelone	Q
sinécure	Q
orant	Q
sarcome de kaposi	Q
kindertotenlieder	Q
bourdon sphinx	Q
impavide	Q
héron vert	Q
najat al saghira	Q
tyran quiquivi	Q
l’adieu au corps david le breton	Q
en toute mauvaise foi maxime decout	Q
poudre de cantharide	Q
pluine	Q
om gam ganapataye namaha	Q
257 allôs	Q
hamida djandoubi	Q
la difficulté d’être jean cocteau	Q
oleg parastayev	Q
jacques vaché	Q

168 onglets
plus tard

que sais-je
sinon l’ombre de mes recherches internet



l'écran noir de mon téléphone me hante
je le vois
il n'est jamais trop loin

y m'zeute
y m'watch
y m'crinque à aller le voir

juste
regarder
l'heure

juste l'heure oui oui ben oui pas de problème

suffit d'une notification ou deux ou trois
que la machine reparte
pour se perdre dans l'trou noir

quelle heure est-il déjà

où sont nos montres
où sont nos horloges

je cherche l'heure, elle n'est pas affichée
dans les rues où est-elle, vous verrez bien
longtemps à vélo mon regard
en quête d'une série de chiffres
accélérer la cadence
ou ralentir

le temps
dans nos poches
vortex qui entraîne
dans son écoulement tourbillonnaire
les passe-temps
détails du quotidien
l'épervier brun qui passe
la grosseur des arbres
les bâtiments et leur toiture

mettre son cerveau sur pause
combien de fois l'avez-vous entendu

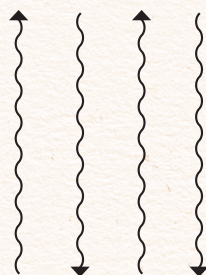
votre temps d'écran a augmenté de 17% la semaine dernière,
pour une moyenne de 3h24 minutes par jour
médecine moderne
maternité de demain

le son de vos écouteurs est dangereusement élevé pour vos oreilles.
nous vous recommandons de le baisser
je ne veux rien entendre aujourd'hui, merci

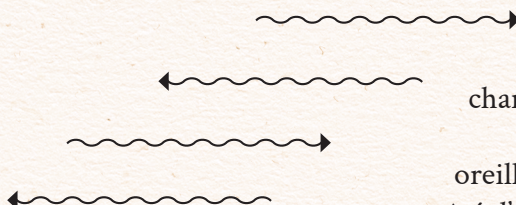
vous ne bougez pas assez, vous mangez des sacs de chips en me regardant,
il faudrait se lever et s'activer si vous ne voulez pas finir en peau de chagrin, en loque humaine, étampée dans votre canapé. ouvrez donc un livre, acceptez la réalité qui vous entoure.
arrêtez de me regarder ou vous finirez par en crever

déposer le téléphone
quelle heure est-il déjà

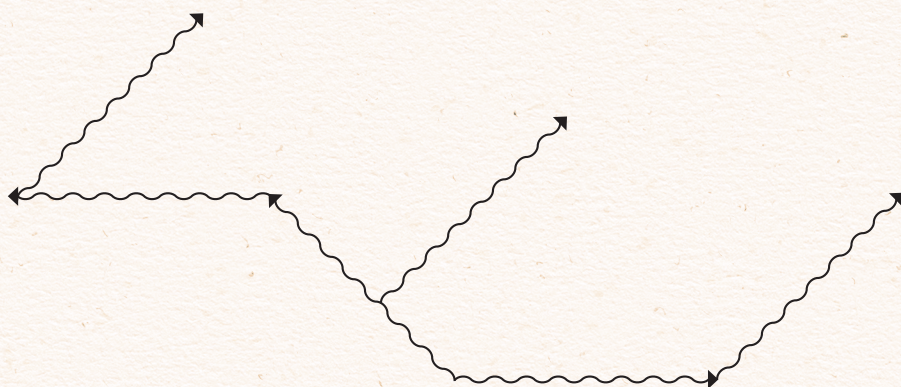
le pouce droit
 monte descend monte descend
 la main droite tient l'appareil
 de la manière la plus ergonomique
 la main est musclée



la main a des crampes
 la main a mal de scroller, cliquer, tenir
 mal à l'épaule gauche, la tête squeezée dans l'oreiller,
 l'oreille qui chauffe
 c'est le temps de



changer de côté!
 délivrance!
 oreilles contentes
 côté d'oreiller froid
 un monde de possibilités s'ouvre
 gagner des heures éveillées
 mais cette difficulté à trouver la bonne position
 la main gauche, la main de renfort
take one for the team
 et c'est reparti



sur le dos
 bientôt
 il sera 1h32
 une fois de plus
 scroller à s'en étourdir
 fermer les yeux trop tard moins quart
 sauter du bateau
 straight au dodo

l'écran noir attend
le matin il vous réveille
il faut l'arrêter, le toucher, résister de le prendre
pour voir ce que vous avez manqué pendant votre sommeil

où sont nos cadrans
où sont nos pendules

plus personne ne déménage cette machine du temps
prend trop de place
trop lourde
on la met sur le chemin
on fait un post facebook
on pointe l'objet du doigt
on espère qu'il ne prendra pas la pluie ce soir

on ne saura jamais
où s'arrêtera le pendule

168 onglets
la peur d'oublier

5173 photos
271 vidéos

que faire de toute cette accumulation
cette maladie du téléphone

syllogomanie du futur
sournoise et surprenante

qui suis-je
sinon la créature de mes recherches internet

prenez mon historique
vous saurez tout
et rien

tous les livres que je n'ai pas lus
tout ce que j'aimerais être
un oiseau
un livre
des citations en latin
des lieux des sculptures des ruisseaux

168 onglets
impossibles à effacer

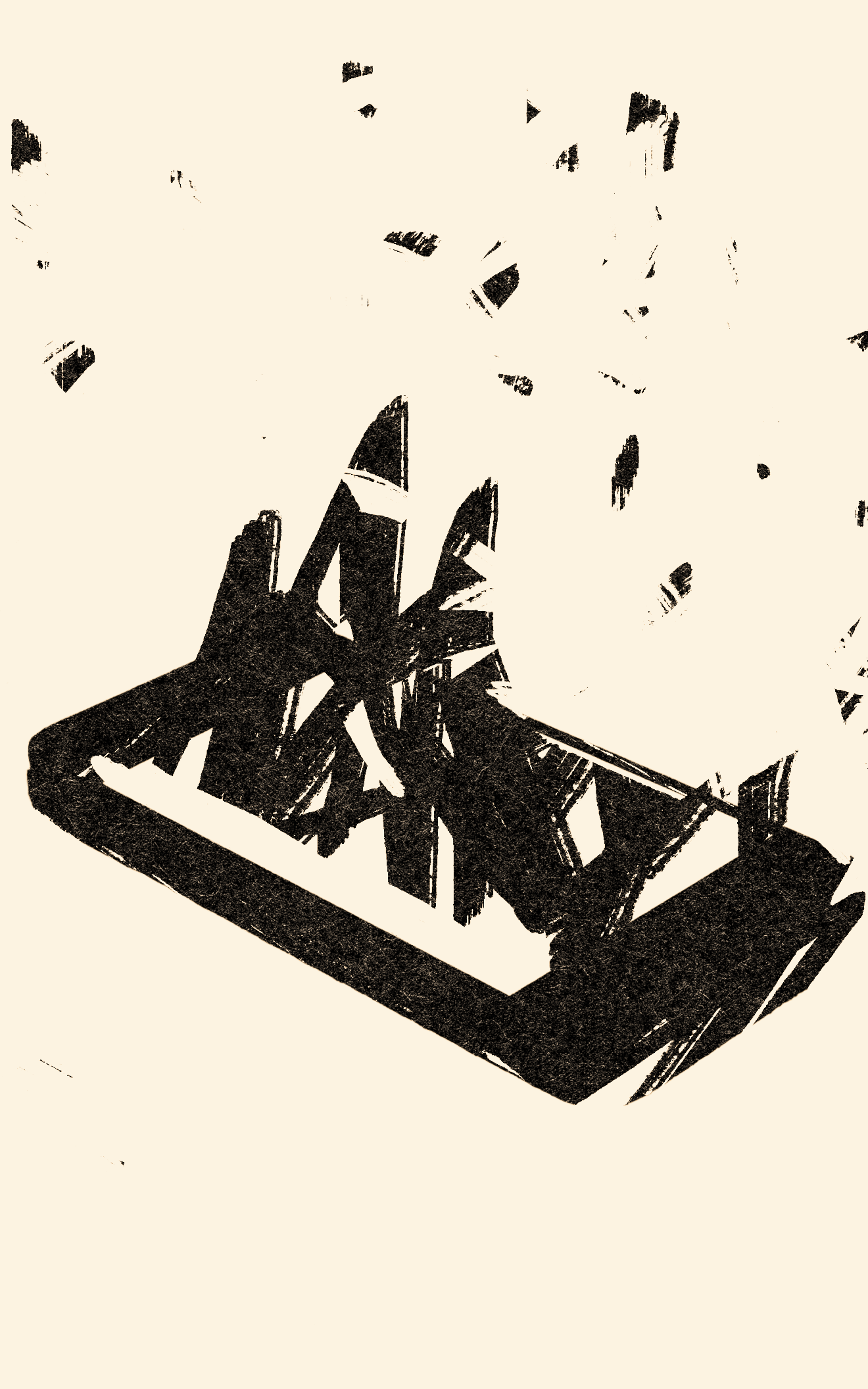
bienvenu-e-s dans mes entrailles

salle de bain
chambre
canapé
lit

je te promène avec moi
partout où je vais
tu es là

vous êtes accessibles en tout temps
et vous n'êtes jamais vraiment
dans le moment présent

sonnerie ou pas
tu es dans le creux
de ma main
jusqu'à ce que je t'échappe
dans le bol de toilette



*F.
O.
M.
O.*

Gabrielle Legault





Enfin, je suis dans mon élément. J'augmente le volume et je me laisse aller. Mes écouteurs m'isolent dans une bulle qui flotte au-dessus de ce monde ; rien n'existe à part les images décousues du paysage en mouvement, le gentil ronron de mes pensées et les crachats mélancoliques de la musique indépendante. Dans ce moment de divagation, je peux tout oublier de mon environnement, même la vitre froide qui me brise le cou et les odeurs corporelles des autres passagers. Je regarde dehors et je me permets d'être le personnage principal beaucoup trop dramatique. C'est ben le fun.

Je devrais lire en ce moment. Ma nuque frissonne au passage de cette pensée empoisonnée. Puis, juste comme ça : tout éclate. La gentille rumeur en arrière-plan reflue brusquement à la surface — elle se répand partout. J'haïs ça. Pourtant, lire a toujours été mon truc. À ce stade, j'en ai pratiquement fait ma personnalité. Pourquoi ne pas consacrer chaque seconde de mon temps libre à cette activité ?

Je jette un coup d'œil devant moi ; l'homme dort encore à poings fermés. Je tends discrètement la main au fond de mon sac et attrape mon livre obligatoire. Une bonne brique exhibant le logo écarlate du Livre de Poche et une peinture abstraite au symbolisme obscur. Ma mâchoire se tend ; la couverture a été cornée dans le débarras de cahiers et de feuilles brouillon. Je la plie dans le sens inverse. J'enlève mon signet. J'inspire pour mieux plonger. J'essaye d'atteindre cet état hypnotique où rien ne peut m'arracher aux mots. Absolument rien.

Après quelques secondes, je réalise que c'est la quatrième fois que je repasse sur la même phrase. Puis, je retourne encore au début du chapitre pour me souvenir du contexte des événements. Je confonds les noms de ces deux personnages encore...

C'est très rapide. Mon téléphone se retrouve dans ma main et mon livre repose à l'envers sur ma cuisse pendant que je fais défiler un fil d'actualité quelconque. Je survole des couleurs, des formes et des mots. Je n'absorbe absolument rien. Je n'en ai pas besoin, en fait, je veux juste la stimulation. Mais aussi le relâchement. Quand je piège mon cerveau dans un coin, il trouve un autre moyen de s'échapper à l'extérieur. Jusqu'à ce que la réalité le rattrape.

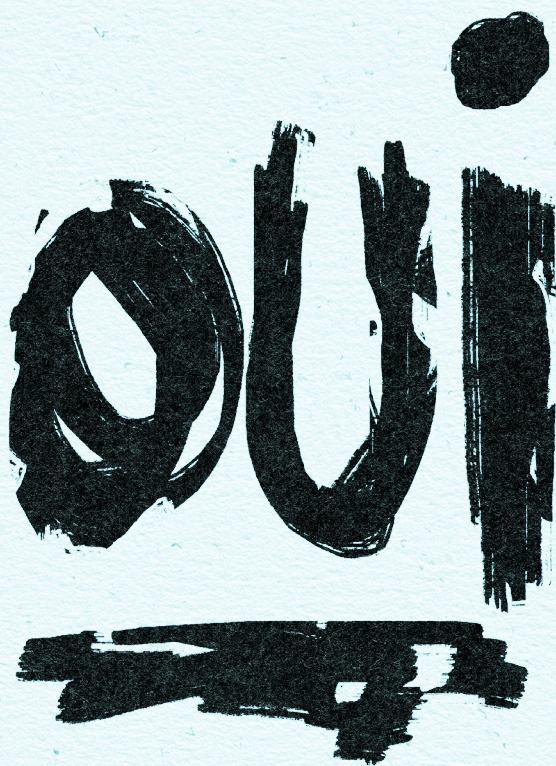
Rappel d'événement

Vous avez répondu « Intéressé(e) » à l'événement suivant :

Party de... Confirmez votre présence ?



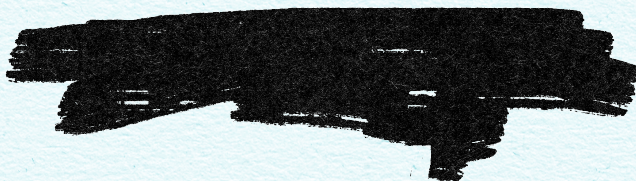
Je lève les yeux furtivement, mais je suis la seule dont le calme a été perturbé. Il n'a toujours pas bougé. Je reprends au début du chapitre. Je stagne sur un point d'interrogation. Je fige devant la question en suspens. Je redoute le moment où mon téléphone va revibrer. Ils ont dû recevoir la notification eux aussi. Très vite, la conversation de groupe va s'activer. Frénétiquement. Tous vont s'empresse d'échanger sur les modalités de lieu, de temps et de décorum. Finalement, devant mon silence volontaire, les notifications vont finir par m'interpeller moi. Je ne peux pas leur faire face. Chacune des réponses me donne envie de m'affaïsser dans mes larmes. Mon regard fixe les lignes d'encre, mais celles-ci s'embrouillent et la bobine se met à rouler.



Ils vont vouloir se saouler. Rapidement et de la façon la plus cheap possible. À notre âge, j'imagine qu'on n'a pas les moyens d'apprécier les bonnes choses de la vie ; il faut s'agripper fermement à la moindre expérience comme s'il n'y avait pas de lendemain. Je ne sais pas exactement pour quelles raisons on est si anxieux de vivre. Comme si trop de temps avait déjà été perdu et que la date d'expiration approchait dangereusement. Des jeunes adultes pris au piège entre l'enfance fraîche et le trou noir flambant du futur. Quelques années plus tôt, un vendredi soir, les choses auraient été très différentes. On ne nous aurait pas vus essayer de rentrer dans un club avec des fausses cartes ou vomir le stash d'alcool interdit dans le vase de la mère à quelqu'un. À la limite, une cannette glissée par un grand frère bienveillant pendant nos soirées jeux de société. Je ne pense pas qu'on avait volontairement choisi de sauter la phase de rébellion. Elle ne s'était juste pas produite. Puis maintenant, certains regrettent. Terrifiés à l'idée d'avoir manqué quelque chose.

Mais leurs moyens de compensation ont l'effet contraire. Ils ne prennent pas un verre pour se détendre ou ajouter de la fluidité aux conversations. Ils enchaînent des rondes, à peine conscients de ce qu'ils ingurgitent. Je n'aime pas ça. Je déteste les voir perdre contrôle, perdre un bout d'eux-mêmes. Je les observe déparler, trébucher, s'excuser. Pendant ce temps-là, ma cannette devient chaude dans ma paume et le malaise me cloue dans un coin. Je ne sais pas ce qu'ils recherchent dans ces soirées. Mais ils recommencent. À chaque fois, l'événement est plus gros et leurs aspirations de tolérance plus ambitieuses. Ça finit toujours de la même façon. Une se retrouve en pleurs dans mes bras, un a la tête écrasée contre le carrelage et l'autre a encore trompé sa blonde par accident. On se noie dans tellement de larmes, tellement de fluides. Souvent à la fin de la nuit, je ne sais plus ce qu'on célébrait exactement.

Now



Une décision sage, judicieuse. Difficile de reprocher à quelqu'un d'être responsable. Une soirée en solitaire sans remous. Certains pourraient même me féliciter pour ma capacité à confronter le silence. Façon de parler. Il y a toujours du bruit — on pourrait admirer le fait que je peux me combler moi-même sans tenter de le couvrir. J'imagine parfois ce qu'on doit penser de moi quand on me regarde aller. À l'école, j'ai été votée la personne la plus propice à réussir. Si sérieuse, si constante. « Hey, tu me passes ton devoir ? » Stable, fiable. « Hey, je pense que j'ai fucked up... » Si passionnée, si obsédée. « Je sais pas comment t'as eu le temps pour dormir ! » On aimerait bien penser que je suis capable de m'occuper de moi-même dans tout ça. Que je suis capable de ne pas dépendre du regard cajoleur de l'Autre. Que quand je me retrouve face à ma propre page, je sais ce que je suis en train de faire. Tellement de bruit, ça finit par couvrir les grosses menteries aussi. S'ils me voyaient. La terreur quand le blanc hante et que les lignes noires tardent. Quand le temps s'écoule et que j'ai l'impression que l'unique goutte de talent que je possède gicle de moi comme une plaie béante. Je vais expirer avant que la bobine de mots se démêle. S'ils savaient. Le regard vide, les doigts dans un suspens infini au-dessus du clavier. L'illusion que j'ai projetée sur ma vie ne serait pas aussi humiliante si je ne la contais pas au monde entier. Pourtant, à la moindre occasion qui se présente, je crache la fiction de ma vie. C'est plus fort que moi, je veux aspirer l'éclat de tout le monde. Je veux que le show les impressionne — je vis sur leur admiration. J'en mourrais sinon. Je pense... J'ai besoin qu'on croie le rôle. Parce que j'en ai fait ma personnalité.

Sans lui, il me reste quoi?

Une main agrippe la mienne. Je lève les yeux en face de moi. Mon ami se redresse sur son banc.

— Ça va ?

Quelque part, des façades s'effondrent. Il n'y a plus de cachette, ni dans les livres ni dans les pixels. Ni nulle part. Je suis ici et il est là.

Ses yeux fatigués remarquent la station de train affichée en lettres orange. Je les suis du regard. Il doit avoir remarqué la petite panique qui monte en moi.

— Hey, c'est correct. C'est pas grave si on a manqué notre station. On va descendre à la prochaine pis on verra rendus là. Au pire, on part à l'aventure. Ça te va ?

Je souris. Et comme ça, la bobine arrête.

Confirmez votre présence ?





North star



Danus



I have a wife and kids, you understand ?

C'est ce qu'il m'a dit avant de partir. Dans la chambre se mêle encore l'odeur salée de son sexe mal lavé à celle de la brise maritime. Nous avons laissé une fenêtre ouverte. Je regarde les draps enroulés au pied du matelas nu, ceux-là mêmes qui ont servi à essuyer l'amour et la merde, ne laissant que le corps de l'autre pour s'abriller dans la nuit froide.

I have.

Il m'a entendu chanter hier soir. C'est ce qui l'a amené dans ce cabaret délabré en premier lieu - en dernier, plutôt. Oui, c'est cette longue plainte abyssale partant du ventre, de la gorge, comme un appel à l'aide, qui l'a fait dévier du chemin du retour pour venir s'échouer, malgré lui, au comptoir du bar. Il a désiré l'explorer de fond en comble. Éteindre la mélancolie à la source. Savait-il seulement que ce n'était pas ma voix ?



A wife and kids.

Il a insisté pour venir à ce motel, dont l'enseigne rappelle drôlement mon nom de scène, en prétextant son accès direct à la mer. Comme s'il planifiait une baignade – ou son échappatoire. En me tendant les clés, la réceptionniste a dit « Madam ». J'ai souri. Elle a cru à un de ces couples comme on en voit dans les feuillets, qui se retrouvent au motel pour consommer leur premier amour ou pour raviver une vieille flamme. Peut-être pensait-elle que j'étais la « wife » en question.

You understand ?

Non, je ne comprends pas. Je ne
comprendrai jamais cette vie-là.
L'union du mariage, la procréation
– cet emprisonnement à perpétuité.
Pourquoi se reproduire lorsqu'on
se hait soi-même ? Il m'a semblé
hésitant, presque troublé, comme
s'il était surpris de me découvrir
une queue. Et, à la fois, envoûté.
J'étais, à cet instant de non-retour,
ce qu'il craignait et désirait le plus
au monde.





I have a wife and kids, you understand ?

C'est ce qu'il a dit avant de partir. Était-ce une manière pour lui de désavouer l'écho de la nuit ? De plaquer le souvenir de sa femme et de ses enfants sur le nôtre ? Ou tout simplement de justifier son départ précipité ? C'est pourtant ce qu'on dit à son bourreau dans l'espoir de se faire épargner. Comme si là résidait notre humanité.

Pathétique.

C'est ce que j'ai pensé. Lui ai-je dit ? Je ne me souviens pas. Le miroir trahit mon ambiguïté. Ma chevelure ébouriffée, mal ajustée à mon visage altéré par la frénésie passagère. Je sors me promener sur la berge, près du motel. Mes talons chancellent dans le sable froid, mes poumons s'imprègnent de cette plénitude blanche. Le mouvement des vagues comme une main qui m'invite à venir les rejoindre. Je laisse tomber ma robe, mes boucles d'oreille. Ma chevelure dans le sable, comme une masse d'algues recrachée par la marée. Je m'avance vers l'horizon informe. L'étreinte de l'eau glaciale me saisit brusquement, remplace peu à peu la caresse de ses mains sur mon corps. Son haleine de rhum, ses yeux fuyants. Le grain de sa voix se dissout bientôt complètement dans l'eau, *I have a wife* - et je plonge tête première. La mer se chargera de me redonner mon apparence humaine.





Partie
de pêche
à Tombouctou



Ellie Chartier

e
tu



On part tôt. Trop tôt. Ensommeillés, chacun un gobelet de café qu'on serre comme un trésor. Je m'agrippe au mien comme à une bouée de sauvetage. Je dis :

— Je peux conduire si tu veux.

— Non, non, tu réponds, appliquant la règle paternelle « mon char, je conduis ».

Et bercée par le moteur, je m'endors dans une gratitude confiante. Non seulement nous n'aboutirons pas au fond d'un précipice, mais nous nous éviterons cette conversation malaisante entre deux personnes qui n'ont pas l'habitude de se parler et qui, surtout, n'ont rien à se dire.

L'absence présente, pas physique, des objets, ses cigarettes Craven-A au menthol, cette odeur dans la fumée comme un alibi, le regard lointain qui fixe un point invisible, son gin, encore aujourd'hui l'odeur me chavire, me donne la nausée. Mais, pas de panique. Ici, pas de récit d'abus sexuels ou autres, pas de maltraitance. Juste ce lac d'indifférence dans lequel miroite son œil aveugle et qui le porte, dieu sait où, Tombouctou peut-être, et l'impression que, quoi que je fasse, je ne l'intéresse pas.

En esquivant toute conversation, qui, de toute manière n'aurait pu que noyer le poisson, nous arrivons à bon port. Le lac brille comme un caillou précieux sous le soleil naissant et pour la première fois, je vois ton visage. Apaisé, calme, ce pli au coin de ta lèvre disparu, pendant une fraction de seconde je ne te reconnais plus.

— Tiens, ta canne à pêche.

Et tu me la tends comme on passe un relais.

Aujourd'hui, tout m'appelle à Tombouctou, ou ailleurs. Une destination exotique, excitante, comme un soir de gala, comme un après-midi au parc Nicolas Viel, au parc Belmont, au jardin des merveilles. La photo dans la baleine, une par année, témoigne d'une certaine réussite familiale, ou du moins de notre croissance, regardez comme elles grandissent bien, comme on s'occupe d'elles, à défaut de l'attachement, les filles entre leur mère, la fausse absence du photographe. Ce voyeur qui documente nos vies une fois par année devant l'aquarium désuet, la baleine de Jonas au bleu délavé par l'hiver.

De ton côté de la chaloupe, ça flotte comme si de rien n'était. Mais du mien, ça tangué, ça vague comme sur le point de verser. Je lutte avec la question, elle m'emplit la bouche comme une marée. J'arrive à peine à t'entendre parler.

— Qu'est-ce que tu dis?

Tu souris.

— Y a rien de mieux qu'une journée en chaloupe.

Oh, mais je peux, avec un minimum d'effort, offrir dix, cent, mille autres activités qui plaisent plus à une fille ingrate comme moi. Mais, hypocrite comme toujours, je me réfugie dans le non-dit et hoche la tête avec, en prime, un grand sourire.

Le problème avec la pêche, c'est qu'on a le temps de penser.

Tombouctou, j'aime le son ou sous toutes ses formes. Je le décline comme un verbe qui me situerait dans l'espace de ta vie, qui révélerait où je suis, où je suis rendue. Tombouctou, là, tu serais pirate et moi, ton moussaillon.

Ce qui est bien avec la pêche, c'est qu'on est pas supposé parler. Est-ce que se taire est mentir? Une forme particulière de mensonge, recherchée, subtile, presque au bord de la vérité. Taire, mais penser. La question, celle qui prend toute la place, qui emplit la chaloupe et nous pousse par-dessus bord. Qui crie, hurle, exige une réponse.

Mais je te sens prêt à dire quelque chose. Tu tournes autour de la chaudière à vers puis tu lances:

— Au fond, t'es bien comme ta mère, t'aimes pas la pêche.

Quoi? Vraiment? Est-ce que j'ai bravé l'aurore, roulé sur une mer de cahots, affronté une contrée sauvage pour me faire dire ça?

Alors, je me lance à l'eau, la colère m'y pousse, et je ferre le poisson.

— Est-ce que tu m'aurais aimé si j'avais été un garçon?

Tombouctou, à mi-chemin entre Zanzibar et Casablanca. Entre deux abordages, pirate et moussaillon se reposent. Tu trafiquerais, tel un Rimbaud vieilli et amer : café, épices odorantes, soies précieuses. Tombouctou, est-ce seulement une île? Et mon ignorance m'afflige dans la charade de ce lieu, cet espace chaud, où nous pourrions nous rejoindre. Est-ce ce que tu vois, dans ce point infini du lac, de la fumée mentholée, du vide dans nos vies? Est-ce ce que tu entends la rumeur d'une foule, le cri d'un perroquet, un clapotis contre la chaloupe?



La question te fait sursauter, l'embarcation tangué, nous vacillons sur nos bancs, allons-nous enfin chavirer?

— Quoi?

Dans ton regard, l'interrogation.

Je modèle la question, la sculpte, arrondis son angle.

— Est-ce que t'aurais aimé avoir un garçon?

Tu ne réponds pas, mais le démon du lac me possède, la créature du lagon me pousse à bout, j'insiste.

— Un fils, un garçon, ça aurait été plus facile non?

Tu focalises sur le point infime, là où la ligne à pêche entre dans l'eau. Tu dois prier de toutes tes forces pour qu'elle se mette à bouger, frémir d'abord, puis se débattre comme un beau diable ou une belle prise. Mais on ne te fera pas cette grâce.

— Me semble qu'on se reconnaît plus si on est pareil?

— T'es pareille à ta mère toi?

— Ben... non.

— Bon, tu vois. Pas rapport.

— Dis pas ça, les vieux qui essaient de parler comme les jeunes c'est ridicule.

Tu grommelles quelque chose qui ressemble à:

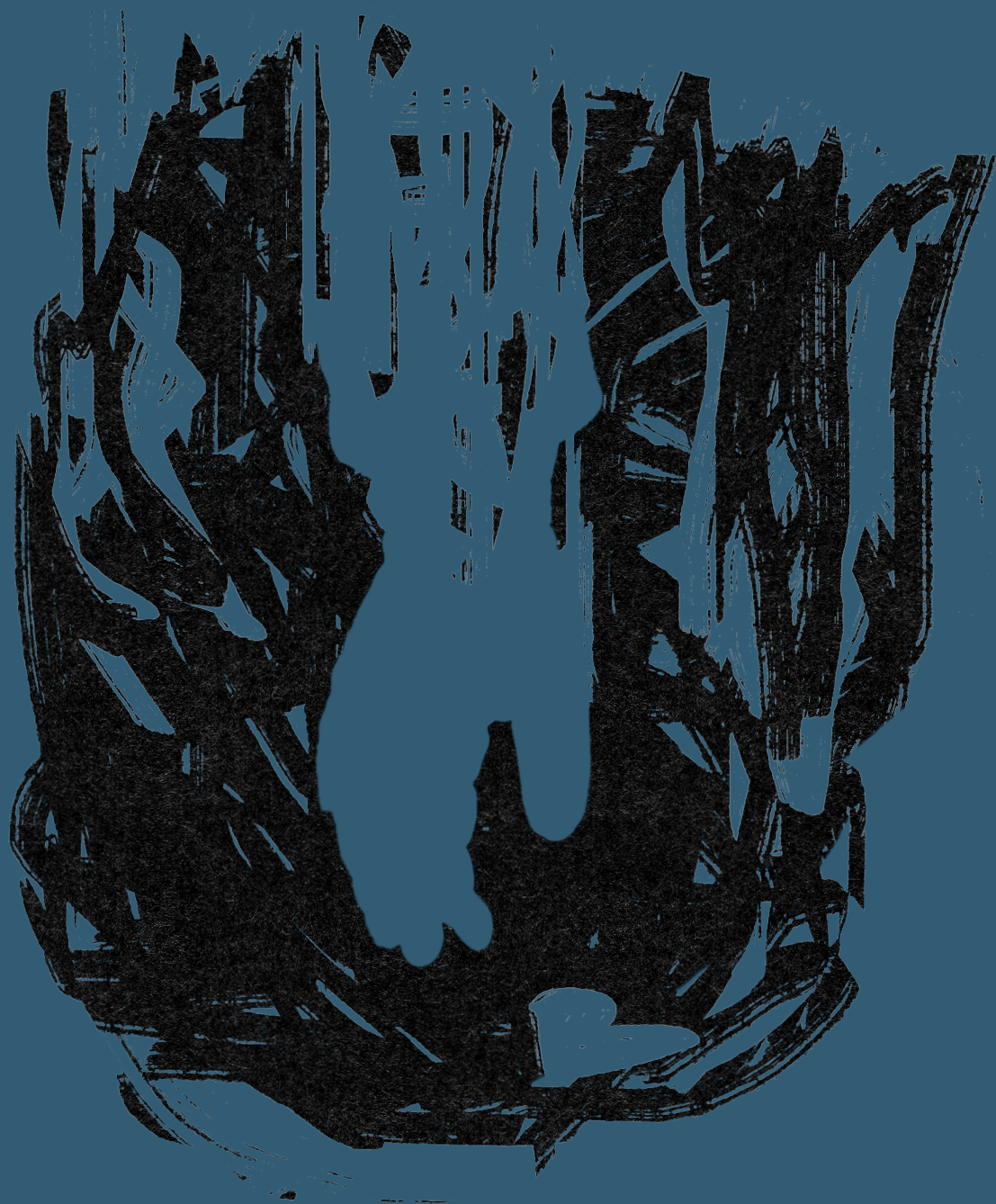
— Tu veux que je parle, mais c'est jamais la bonne affaire.

Puis tu ajoutes, et il faudra que je m'en contente:

— J'ai pas l'habitude de parler de ça. J'ai pas appris à parler de ça.

Où es-tu? Est-ce que ton ciel ressemble à Tombouctou? Alors que ce petit tas de cendres glisse de l'urne dans l'eau du lac, je me réconcilie avec cette question demeurée sans réponse. Et je m'en veux. J'aurais dû insister, exiger, implorer, déchirer ma chemise, renverser la chaudière et les vers, chavirer ce bateau. Une demi-vérité vaut-elle un mensonge blanc? Comme conclusion, faute de vrai, je m'approche de l'évidence. Après tout, tu as été un père plus qu'acceptable.

As-tu trouvé ta terre promise?



*rien de tout ça
n'est sujet*

à

plaisanteries

Anthony Fréchette





c'est délabré
 je ne sais pas si tu sais
 t'étendre
 rencontrer les fantômes
 qui remontent
 le long de ton dos
 ta chair
 de poule
 sous les draps

je ne sais pas si tu sais
 tout le monde
 a un petit caillou d'or
 quelque part en bouche

je termine
 ce tour de force
 les épaules endolories
 les cuisses mangées
 une mine d'enfer

cela ne doit jamais se reproduire
 les tricheries
 au corps défendant
 le vertige
 sous la pomme de douche

la langue par terre
 ou six pieds en dessous

mine de rien
 il y a erreur sur la personne

elle est
 porte-à-faux
 se cultive ainsi
 peu
 pour ainsi dire
 s'exerce à faire abstraction
 ne pose sur son je qu'un side eye
 le premier pas

qui me dira enfin
ce qui s'est réellement passé
dans la nuit du
cet après-midi de

qui rétablira
le jugement écartelé
l'autosabotage qui ne bronche pas

qui me prêtera ses yeux
et sa voix

que je dorme en paix

c'est le rêve
c'est l'automne
deux mille dix-neuf
c'est être rattrapé
par la nausée
au premier tournant
c'est revenir
du musée des beaux-arts
à l'oblique
c'est un repas chaud
au café tuyo
comme pris
dans le flou



persiste encore le parfum
du malentendu
s'adonner
aux plus élégantes diversions

c'est toi qui valide la suite
c'est moi qui recolle les morceaux
deshumilie ma garde-robe

je n'ai pas assez de t-shirts blancs
pour maintenir le beau numéro

je fais l'exercice
avec toi seulement
je m'essaie à la course
aller jusqu'au bout
à un mot près
mais le langage
ne me fait pas honneur
et vice versa

s'agissait-il
de nouvelles formations
cristallines
ou était-ce
vraiment là avant

je parle
comme d'un
pas de recul
vis-à-vis des années bêtes
à se voir jouer un grand jeu
qui ne nous concerne pas

rien de tout ça n'est sujet à plaisanteries
qu'on le veuille ou non

la laisse
nous ramène
sain.e et sauf.ve
et à bon port
quand les rires se dispersent



Trou

*au sans
rendez-*

VOUS





on brandit mon dossier
en attente d'explications
un dernier point
à cocher sur la liste
je suffoque

les murs menthe n'ont de frais
que leur couleur

un regard lourd commande
mon interrogatoire
j'ai la chienne
la corde au cou
au secours
une seconde

j'ai mal à vie

assez pour l'avoir mise
au calendrier

assume asteure la grande



je me penche
sur mon siège
sur la question
sur ma réponse

mâchoire crispée
je passe les lettres le long de mes gencives
les non-dits s'accrochent à mes canines
le pour le contre
entre le bout de ma langue et mon palais
je les écrase
doucement
en fais une pâte
épaisse
plus facile à
avalier

une soupe alphabet
sans voyelles

reste dans ma gorge
un ver d'oreille homicide
dont la rengaine m'englue
dans la crainte qu'on s'inquiète
qu'on m'abandonne

on veut que je me répande
come clean comme on dit
 pour m'écouler
 sur le linoléum beige de la salle 9
 ç'a bien beau avoir l'air propre
 merci mais non merci

ça me tente pu

je veux
 partir
 faire l'autruche
 sans bave sans gueule sans tête
 absente s'abstient

en face
 le tabouret le bureau l'armoire
 s'impatiente s'agitent
 se fâchent

on peut pas t'aider
si tu nous parles pas

étranglée
 je me prononce
 sans rien dire

paraît que
 s'affirmer soulage les grincements
 qui liment mes incisives
 ok mettons
 mais je demande à repartir
 les mains pleines
 d'aide et de remèdes

les néons me lancent un clin d'œil
 motus et bouche cousue

si je m'ouvre
 aux compromis
 on ne me prend pas
 ma porte de sortie sinon
 mon poison je le garde
 sous ma langue
 trappe fermée attention
 je mords

en toute confidence
j'ai l'honnêteté poreuse
un trompe-l'oeil au bout des lèvres
qui dessine une légère courbe
dans l'ordre alphabétique
quelques degrés aux commissures
un peu Mona Lisa
fais comme si

impassible
je prends mon élan

un instant
immobile

à bout de souffle
inspire expire
inspire expire
inspire expire
inspire

silence je me lance
me défenestre
m'écrase
béante
sans vue sans cadre sans issue
je crache
un chœur sans voix

cette fois j'essaie
de dire
de tout dire

expire
inspire

*non non
pas de plan
ni rien
juste des idées noires
où j'arrête d'exister*

on me couronne
d'affliction
le diagnostic tombe
en d majeur

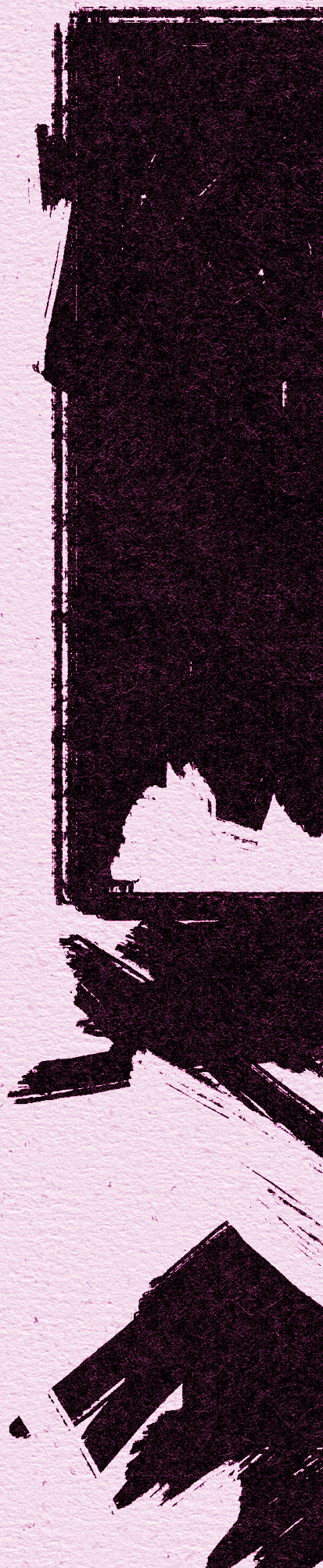
je suis sauvée
je me suis sauvée

enfin
je respire



Une relation ?

Mayane





Il ne s'était pourtant rien passé entre vous. À peine quelques caresses. Un baiser. Puis soudain, il t'avait repoussée. Alors que deux minutes plus tôt : « Il y a quelque chose d'extrêmement attirant chez toi... » Étrange contradiction. Mais lui, refus net. « Pas de relation intime avec une voisine ». Trop proche. Peur de perdre sa liberté. D'être envahi.

Emménagé deux mois plus tôt et tout de suite remarqué, dans le détecteur de fumée, l'absence de pile. Tu t'en étais donc acheté une et essayais tant bien que mal de l'installer, mais pas capable. Alors toc-toc-toc chez le voisin que tu ne connaissais point. Ouvrit aussitôt, car venait tout juste d'arriver. Il avait d'ailleurs une espadrille dans une main et l'autre dans le pied. Tout de suite, tu eu une envie folle de rire. Mais te retins.

— As-tu un détecteur de fumée ?

— Si j'ai un détecteur de fumée ? répéta-t-il, surpris.

Évidemment, n'en avait pas. Tu lui demandas tout de même s'il pouvait t'aider à poser ta pile.

— J'suis pas très doué pour ça...

Effectivement, ne l'était pas. Mais réussit quand même. Après quelques tentatives. Tu le remercias alors tout en t'excusant du dérangement.

Deux minutes plus tard, toc-toc-toc à ta porte, verres de jus à la main. « Pour te souhaiter la bienvenue. » Trouvé le geste si gentil. Dans ton barda (pas encore fini de t'installer), tu dégotas deux chaises et l'invitas à s'asseoir, tout en faisant de même. Que faisait-elle ? Étudiante. Et écrivaine à ses heures. Lui ? Chauffeur de taxi la nuit. Dormait donc le jour. Tranquille, j'espère ? Sage comme une image. Sceptique ? Pas du tout. Savait bien que tu étais sage comme une image, l'avait même tout de suite senti. Tu souris, trouvant drôle qu'un inconnu prétende te sentir, toi qui, pour la plupart des gens, même proches, demeurais un mystère impénétrable.

Tu le raccompagnes jusqu'à la porte. Tout juste en face, son appartement. Demandes à visiter. Le vois rougir.

— T'as l'air gêné...

— C'est une tanière. C'est pas fait pour recevoir du monde... En effet, assez sombre sa « tanière », et surtout, dépouillée.



Nul décoration ni meuble, si ce n'est un matelas posé à même le sol. Plutôt zen, comme endroit. Mais te sentant soudain un brin mal à l'aise, tu déguerpis...

Tu le croisais de temps en temps dans l'escalier ou l'entrée de l'immeuble. Et chaque fois, tu voulais l'inviter à prendre un café, histoire de lui rendre la politesse, mais toujours pas fini de t'installer. Tu étais si lente. Une vraie tortue. Tu remettais donc à plus tard...

Un jour, cependant, tu constatas un changement dans son comportement. Tu essayais de lui parler, bête comme ses deux pieds. Tu ne comprenais plus. Si gentil, au début. Et maintenant, tu frappais un mur.

Alors un matin, tu mis au max du Philip Glass. De quoi réveiller un cimetière... Pas prit de temps à retontir. Tu ne pensais pas qu'il réagirait si vite. Mais tu étais bien contente de provoquer enfin une réaction humaine chez lui. Car évidemment était furax.

— À quoi tu joues?... Tu sais très bien que je travaille la nuit. J'ai besoin de dormir le jour...

Tu voyais la rage sur son visage. Envie de dire. C'est ça. Hais-moi. Comme ça, il y aura au moins quelque chose dans ton cœur.

— Moi, moi, moi. Tu ne penses qu'à toi. Pis TOI, t'imagines-tu que tu me déranges pas?

— Quand est-ce que je t'ai dérangée?

— Tu me déranges CONSTAMMENT...

— Comment ça? Je suis pratiquement jamais là. Je travaille 12 heures par jour. Pis quand je suis chez moi, je me repose. Je fais pas de bruit.

Le regarda dans les yeux. Silence. Puis, à voix basse.

— Tu sais très bien ce qui se passe...

Alors, il leva la main vers toi. Avec une infinie délicatesse, il prit ton menton entre ses doigts. Tu tressaillis. Aucun homme encore n'avait fait ça. Et doucement, tout doucement, te dit. Était étonné de ton comportement. Pensait pas que tu agirais ainsi, mettrais au max de la musique, pensait pas ça de toi,

mais comprenait. Très bien ressenti tes besoins, mais pouvait pas les combler. Une femme dans sa vie. Pouvait pas...

Tu t'étais sentie, tout à coup, tellement percée à jour. Transpercée de part en part. Vous vous étiez à peine vus, à peine parlés et il SAVAIT. Comment faisait-il pour voir autant à travers toi ? Toi qui pour la plupart des gens, même proches, mystère... Mais devant cet inconnu, complètement nue. Nue et vulnérable. Tu n'avais plus rien. Aucune défense. Aucune arme. Aucun secret. Plus rien que ton cœur. Et tes larmes sur le point de... Devinait ton trouble.

— On peut s'en parler, si tu veux...

Oh comme soudain la lumière de cet homme te frappait. Te touchait. T'atteignait. En plein visage. Plein cœur. T'éblouissait. Te chavirait. Cette lumière qui n'était que douceur, compréhension, compassion. Comme tu aurais aimé, tout à coup, pouvoir l'étreindre. L'embraser. Comme on embraserait l'univers...

Peu de temps après, tu l'invitas à prendre un café. Chez toi, évidemment. Car lui ne recevait jamais personne dans sa « tanière ». Jamais personne. Alors, pourquoi ce changement ? Si bête tout à coup. Exagérait. Haïssait son travail tout simplement. Le rendait irascible. Agressif. N'avait absolument rien contre elle. Ah bon, soulagée. Mais HORS DE QUESTION de vivre une relation intime avec elle. Pourquoi ? Trop envahissant, une voisine. Déjà vécu ça. En conséquence, JAMAIS. Eu un pincement au cœur. Ce mot. Si drastique. Définitif. Terrible. T'avait heurtée. OK d'abord, soyons amis. Te traita de malhonnête. Devrait se regarder avant de parler. Tu sentais très bien qu'il n'était pas indifférent...

Ce soir-là c'est d'ailleurs LUI qui avait commencé. Sur le seuil de la porte. Prêts à se laisser. Mais il te tripotait un peu partout. « Pour te taquiner... » Alors proposé un massage. Hésitait. Te prêtant des intentions que tu n'avais pas nécessairement. « On a peur ? » T'étais-tu moquée. Finalement accepté. Assis sur le lit. Tout à coup prit ton fin poignet dans sa main. Tu tressaillis à nouveau. « Il y a quelque chose d'extrêmement attirant chez toi... » Jamais encore tu n'avais senti un tel désir. Et cette force, cette puissance était la même que la véhémence de ces mots prononcés plus tôt. « HORS DE QUESTION », « JAMAIS ». La même. La même...

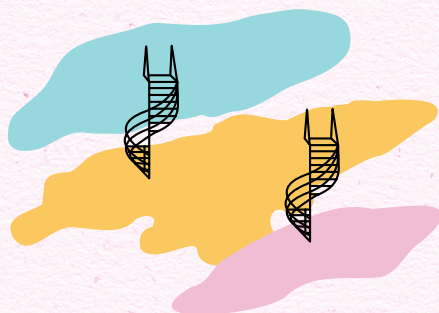
Du bout des doigts, tu caressas son visage. Son beau visage que tu aimais tant déjà. Tu aurais dû dire : « Je t'en prie, écoute ton cœur... »

Mais rien dit.



hors-série réalisé dans le cadre
d'Octobre le mois des mots

sélection et édition des textes réalisée par



GRANDS ESPACES

conception graphique & oeuvres réalisée par

